

LES VÉRITÉS ÉTERNELLES¹

LA CAUSE DE LA SOUFFRANCE

En ce monde, nous n'échappons jamais à la peine, au chagrin et à la souffrance. Les plaisirs vont et viennent d'un vol léger, mais le chagrin et la souffrance de la vie elle-même demeurent près de nous en permanence. Si nous pouvions voir et comprendre l'origine de la douleur partout présente dans le monde □ non seulement des afflictions de la vie quotidienne, mais aussi de celles qui résultent d'actes collectifs, comme les guerres □ nous cesserions de la produire. Nous avons supposé que toutes ces souffrances étaient dues à des causes extérieures □ à un ou plusieurs êtres de caractère supérieur, ou à des lois universelles qui nous échappent □ mais jamais à nous-mêmes. Et comme nous n'avons jamais intégré l'idée que nous étions, d'une manière ou d'une autre, liés à la genèse des souffrances que nous endurons, nous continuons d'en chercher le remède à l'extérieur. Aucune des religions qui ont jamais existé à la surface de la terre, aucun des succès que les sciences ont pu (ou pourraient) remporter, ne nous donnera jamais cette connaissance, car la cause de la douleur ne nous est pas extérieure : elle réside en chacun de nous. Chacun, en effet, a en

¹ [Traduction de 3 exposés de Robert Crosbie, fondateur de la Loge Unie des Théosophes, extraits de l'ouvrage *The Friendly Philosopher*, publication posthume, 1934, contenant également des lettres du même auteur. Les prochains *Cahiers* publieront la suite de la série « Les vérités éternelles » d'où proviennent ces textes. (N.d.E.)]

lui le pouvoir de produire de la souffrance et, aussi bien, celui de la faire cesser.

La sagesse des âges explique la cause de la souffrance. Elle enseigne que chaque être est esprit ; que le pouvoir de l'esprit ne peut être limité, bien que nous le restreignons, du fait que nous lui supposons des limites ; que l'esprit immuable dans le cœur de tout être se trouve derrière chaque forme, qu'il est la cause et le soutien de toutes les formes ; que l'esprit est la force qui sous-tend l'évolution, et aussi celle qui régit et relie entre elles toutes choses, à quelque degré qu'elles appartiennent ; que chaque être n'est que le résultat d'un épanouissement qui se déploie de l'intérieur vers l'extérieur □ en fait, d'un *désir* d'expression de plus en plus grande. Mais nous qui, à la différence des règnes inférieurs, avons atteint le niveau actuel de la soi-conscience, nous disposons maintenant du *pouvoir du choix*, avec la possibilité de puiser à cette source intarissable de notre être, et d'y parvenir pendant que nous vivons dans un corps mortel soumis à des changements incessants.

Le *désir*, sous un angle limité, en rapport avec la personnalité, est la cause de tout péché, de toute peine et toute souffrance. Un tel désir a pour fondement la pensée égoïste ; ce n'est pas ce que désirent les autres : il ne répond à aucune autre impulsion que la sienne. Ce sont les désirs insatisfaits qui nous blessent. Mais les désirs satisfaits nous rendent-ils heureux ? Jamais, car, dès qu'ils ont atteint leur fin, voici que surgit un nouveau désir, de quelque chose d'autre, de plus grand. C'est ainsi que, pleins de désirs contradictoires, nous vivons aux crochets les uns des autres, en étant la proie les uns des autres, en nous dévorant et nous blessant les uns les autres, de toutes les manières imaginables. Mais tout cela n'a pas lieu d'être. Ce ne fut jamais le projet initial □ le mode de développement

prévu pour l'homme à l'origine. Le désir n'est jamais une nécessité. Nous nous infligeons nous-mêmes tous nos malheurs. C'est ce pouvoir inhérent même de l'esprit qui nous a plongés en eux, et nous y maintient.

La détresse, l'affliction et la souffrance ont cependant leur propre mission. En général, c'est seulement le malheur que nous nous attirons qui nous amène à cesser de mal agir, à faire le point, à nous demander et discerner ce qu'il convient de faire. C'est par le biais de nos erreurs que nous apprenons à distinguer entre le bien et le mal : dans la perception de cette différence, il y a toute l'histoire du progrès humain. *Nous devons devenir capables de dire à quoi tient cette différence.* C'est uniquement par les « opposés » □ en comprenant leur nature et en les utilisant □ que les êtres, à tous les niveaux, peuvent progresser. Il faut toujours qu'il y ait dualité dans la nature. Tous les êtres humains sont Un en esprit, et doubles dans leur expression. Il y a toujours l'acteur et ce sur quoi il agit. Et toujours les deux opposés □ *Purusha*, l'esprit, et *Prakriti*, la matière □ qui ne sont pas séparés, mais constituent les deux aspects d'une seule et même chose. Aucune perception n'est possible sans cette dualité. Il nous faut d'abord expérimenter les ténèbres pour pouvoir percevoir la lumière, et il en va de même pour les opposés que sont plaisir et douleur. Sans la souffrance, nous ne pourrions comprendre le plaisir, et l'inverse est vrai aussi. Ce qui sous-tend tout progrès de l'intelligence, du degré le plus bas au plus élevé, c'est la *perception* que tire l'« acteur » de « ce sur quoi il agit ».

Dans la nature, la loi régit toute chose sur la base de la dualité. Nous l'appelons la loi de périodicité, mais celle-ci n'est que l'expression de Karma, de l'action et de la réaction. Ce que nous appelons lois des éléments renvoie en fait aux perceptions

des actions et réactions des divers degrés d'intelligence. Ce que nous appelons nos saisons, et les cycles relatifs au temps ou aux individus, tout cela est soumis à cette loi □ celle de la réaction à une action précédemment accomplie. Les personnes qui forment une nation sont des êtres qui ont vécu ensemble à d'autres époques : leurs actions collectives leur ont amené des réactions collectives identiques. Chacune de nos pensées a son retour d'impression, et, de même, chacun de nos sentiments entraîne ses propres effets en retour. Tout cela réagit sur nous, en nous revenant appauvri, ou enrichi. Ainsi, en songeant à ce pouvoir inhérent en nous de produire toutes sortes d'effets, nous sommes en mesure de comprendre la puissance des idées fausses et erronées. Nous pouvons arriver à entretenir ces idées interminablement, par l'effet de cette loi de retour d'impression, et ainsi souffrir continuellement de leurs réactions. Tout le pouvoir de l'esprit employé dans une mauvaise direction, en ignorant notre propre nature, et celle des êtres en général, est à la source de toutes sortes de souffrances.

Nul ne peut nous arrêter dans notre voie erronée, aussi longtemps que nous entretenons stupidement des idées fausses. Nous avons déterminé notre évolution, par l'effet des lois que nous avons mises en œuvre □ de l'action et de la réaction en nous-mêmes □ et de nulle autre manière. C'est une erreur de penser que le bien nous vient de l'extérieur. Il ne le fait jamais. Quel que soit le bien ou le mal récolté, c'est la moisson de ce que nous avons semé, de toutes les manières et dans toutes les circonstances. Il n'existe aucune exception. Nous sommes en quête de « justice », et nous l'obtenons en fait selon nos propres pensées et actions. Car il ne faut pas oublier que le plan de l'action est la pensée elle-même ; autrement dit : les idées. L'action résulte simplement de la concrétisation de la pensée. Aussi est-il essentiel pour nous de jeter au panier les choses

sans valeur que nous considérons comme des idées valables. Notre « mental » apparaît, en général, comme constitué d'un tas d'idées que quelqu'un nous a communiquées. Nous acceptons les idées de notre race humaine des gens qui nous entourent, de tel « isme » ou de telle « ologie », et nous appelons cela *notre* mental, alors qu'en réalité nous n'avons aucun mental qui soit nôtre. Le mental c'est le pouvoir de recevoir et de rejeter. Ce que nous recevons et ce que nous rejetons dépend de nous □ de notre ignorance ou de notre sagesse. Il n'est rien d'extérieur que nous devons apprendre, mais tout se situe à l'intérieur. La tâche qui nous incombe est de comprendre notre propre nature.

Si un grand nombre de personnes dans ce monde parvenaient à comprendre leur propre nature, et exerçaient ainsi leurs pouvoirs spirituels inhérents pour le bénéfice de leurs semblables, on verrait en peu de temps la détresse du monde régresser d'une manière tout à fait prodigieuse. Comme il a été dit jadis, un peu de levain suffit à faire lever toute la pâte. Et l'un de nos Instructeurs a déclaré : « Donnez-moi cinq cents hommes et femmes bons, honnêtes, sincères et dévoués, et je changerai le monde ». Notre succès ne dépend d'aucune forme d'évolution physique, ni d'aucune espèce de progrès scientifique. Ce ne sont que des moyens et non des fins en soi, mais si nous connaissions seulement nos propres pouvoirs réels, nous pourrions les exploiter à un point dont on n'a encore aucune idée. Nous devons élever la civilisation du monde à un niveau supérieur à tout autre dans le passé, et nous y parviendrons finalement, mais cela ne se fera pas avant que les hommes aient compris ce qu'est leur propre nature et se soient mis à agir en conséquence. Nous pouvons continuer indéfiniment à penser et à agir comme à présent mais, tant que nous le ferons, il y aura toujours péché, chagrin et souffrance. Jamais ils ne cesseront, pas plus que les guerres, les maladies,

les épidémies, les tornades, les cyclones et les tremblements de terre □ car toutes ces choses proviennent de l'erreur humaine.

Il n'y aura jamais pour nous de rachat des péchés. Nous devons assumer la récolte de ce que nous avons semé. Reconnaisant que nous sommes responsables de nos propres conditions de vie, nous devons, de notre mieux, faire les corrections nécessaires. Ce réajustement n'est possible que si nous assumons notre propre héritage spirituel (au lieu de croire que nous sommes ces pauvres corps qui naissent, vivent un temps, puis meurent) et si nous accomplissons notre devoir dans tous les domaines, dans la mesure des opportunités qui nous sont offertes. Car nous ne pouvons pas seuls faire notre salut. Nous ne pouvons vivre seuls, ni progresser seuls. Nous ne pouvons pas nous élever au point de laisser en arrière le reste des hommes, mais nous devons les aider tous, quel que soit notre niveau, en progressant nous-mêmes encore et encore, afin de devenir plus aptes à aider et à instruire les autres. Jésus était ce qu'il était parce qu'il l'était devenu. Le Bouddha était ce qu'il était parce qu'il l'était devenu. Il y avait eu un temps où ils étaient des mortels, pécheurs et ignorants comme nous. Mais ils ont reconnu un jour le véritable sentier et l'ont suivi, comme devront le faire tous les êtres dans l'avenir.

Tant que nous pensons que nous sommes des entités physiques et nous laissons guider par tel ou tel désir, nous retardons l'échéance de ce réajustement et souffrons des causes que nous avons mises en œuvre. Tandis que si nous commençons à remplacer nos idées erronées par des idées correctes, pour fonder sur elles notre pensée et notre action, le cerveau vient à se clarifier et devient perméable à l'immense connaissance de l'homme intérieur, laquelle n'est pas encore enregistrée dans ce cerveau à cause du mauvais entraînement

que nous lui avons imposé. Nous devons faire de lui un bon conducteur pour la connaissance spirituelle.

Si nous possédions la véritable connaissance, aurions-nous des désirs ? Rechercherions-nous telle ou telle chose dans le monde physique et y consacrerions-nous le meilleur de notre énergie ? Non. Nous saurions, en outre, que quoi qu'il puisse exister, ici ou là, dans l'univers, rien ne saurait arrêter le progrès tracé pour nous dans un sens spirituel. Nous saurions également que rien ne peut nous faire de mal, rien ne peut nous dérouter. Nous aurions *confiance* dans la loi de notre propre nature spirituelle, en ne cherchant à faire que tout le bien possible : rien pour nous-mêmes, mais tout pour le service d'autrui, sous toutes ses formes éventuelles. Nous serions alors en accord avec la nature de l'ensemble ; et ainsi, la nature et l'énergie de tous les êtres nous emporteraient dans le courant que ne peut arrêter aucun obstacle. Connaîtrions-nous l'affliction ? Jamais, car nous serions en train de réaliser le vrai projet de l'esprit et de l'âme, en aidant toutes les autres âmes sur le chemin, dans la mesure des opportunités qui nous seraient offertes. Dans cette voie, il n'y a pas de tension, ni de lutte : il suffit de saisir les occasions fournies par les effets de nos actions passées. Le mal qui nous arrive, eh bien ! c'est à nous de le corriger, de le compenser. De même, le bien qui nous échoit, c'est aussi le résultat de nos propres actions. Ainsi, nous pouvons prendre le bon et en jouir, et affronter le mal sans avoir peur, trembler ou résister aucunement, pour essayer de l'éviter.

La seule douleur que connaissent les Instructeurs ou les Maîtres de Sagesse, c'est de voir les hommes s'engouffrer perpétuellement dans le péché, la détresse et la souffrance sans qu'ils puissent les en empêcher. Un jour, on demanda à l'un d'Eux : « Comment se fait-il qu'avec votre grande connaissance

et vos pouvoirs, vous n'arriviez pas à faire penser les hommes comme ils devraient ? » Il répondit : « L'âme humaine n'est pas ainsi faite. Elle doit discerner et agir par elle-même ». L'action, en effet, procède de l'intérieur vers l'extérieur, et le pouvoir vient avec l'action. Nul ne peut nous sauver que nous-mêmes.

QU'EST-CE QUI SURVIT APRES LA MORT ?

Jour après jour, et sans cesse, nous sommes confrontés au fait que nous sommes tous sujets à la mort. Quelle que soit notre vie, qu'elle se solde pour nous par l'échec, ou le plus grand succès possible aux yeux du monde, elle se termine par la mort. Aussi sûrement que nous avons connu la naissance, il y aura aussi pour nous la mort. Chacun sait que, tôt ou tard, la mort sera son lot ; mais que sait-il de l'« après mort » ? Qu'est-ce qui survit, le cas échéant ? Les religions que nous avons pratiquées ne nous donnent aucune sorte d'indication sur cette question essentielle ; la science matérialiste ne nous propose aucune solution ; ainsi, nous n'avons rien reçu de la religion ni de la science, pour nous soutenir lorsque le grand conquérant de tous les corps humains nous apparaîtra. Y a-t-il le moindre espoir au monde que ce que nous faisons se révèle de quelque valeur après la mort ? Que nous puissions ou non répondre à cette question avant que la mort nous trouve, nous serons quand même confrontés à elle. Le moment viendra.

S'il existe une solution quelconque aux problèmes posés par la mort, il faudrait pouvoir la saisir pendant la vie, si elle doit avoir une valeur quelconque pour nous, êtres humains. Il faut que ce soit une solution raisonnable, suffisamment évidente pour nous, tels que nous vivons actuellement, si nous devons être convaincus qu'elle est correcte. Il nous faut comprendre clairement le sens des faits de la *vie*, avant de pouvoir accepter une explication quelconque de ce qui doit se produire après la mort. Si nous comprenons la signification de la naissance, le *pourquoi* de notre présence active ici-bas, dans des corps, le *pourquoi* de toute la vie manifestée, alors nous pourrions répondre à nos questions, et savoir pourquoi nous passons si

peu d'années dans une existence physique donnée, savoir où sont maintenant nos amis, nos parents, nos grands-parents qui vécurent comme nous mais sont maintenant décédés ; savoir de même si la vie a cessé pour eux et, par suite, si elle doit jamais cesser pour nous.

Dans la vie de l'homme, il y a une constatation qui devrait guider notre réflexion : le fait de la loi qui régit tout ce que nous faisons. N'est-ce pas notre connaissance, notre perception de la *loi*, qui nous permet de commander aux éléments naturels ? Nous maîtrisons les divers éléments et substances par la compréhension de la loi qui les fait agir. Nous savons que la loi de l'action et de la réaction prévaut dans la nature et nous constatons partout cette loi de causalité. Mais ignorons-nous que cette loi régit également notre être même ? Nous savons que le corps obéit à une loi pour se développer de la conception à la naissance, puis de la naissance à la maturité, à laquelle fait suite un déclin progressif. De même que, pour l'homme, existe un cycle de naissance, de jeunesse, de maturité, de déclin et de mort, de même il y a dans la nature toute une succession d'événements qui s'imposent à nous comme une loi universelle. Le matin, le midi et le soir sont suivis d'un nouveau matin ; au printemps, à l'été, à l'automne et à l'hiver fait suite un nouveau printemps. Nous devrions donc être capables de nous rendre compte que, comme dans la nature, notre présente naissance a dû venir dans l'ordre normal, à la suite d'une mort précédente, et qu'ainsi nous devons revenir, encore et encore, faire un séjour sur terre, tout comme nous revenons régulièrement à la vie de veille après chaque nuit. Nous avons dû passer par un grand nombre d'existences pour atteindre notre naissance actuelle, mais cela aussi a dû être le fait de la loi. Nous avons le choix entre la loi et le chaos. Il est impossible que la loi règne ici, et le

chaos ailleurs. De deux choses l'une : ou bien tout obéit à la loi, ou bien tout est chaos. Toute notre expérience démontre que c'est la loi qui prévaut, et la conclusion qui s'impose c'est que la loi régit toute chose, et en toute circonstance. C'est pourquoi la loi doit régner des deux côtés de la mort.

Mais cette loi nous est-elle imposée par quelque Être puissant ? Si c'était le cas, il n'y aurait plus aucun espoir pour nous. Et qui sommes-NOUS, qui agissons sous le coup de cette loi qui englobe tout ? Si nous ne sommes qu'un corps, nous ne sommes que de petits êtres limités. Si tout ce qu'il y a de vie est ce que nous ressentons et expérimentons dans notre corps, alors la vie n'est rien. Un peu de réflexion suffit toutefois à nous convaincre que nous *ne sommes pas* notre corps. Nous savons qu'il subit de continuels changements, depuis la naissance jusqu'à l'instant présent, et que ces changements se poursuivront toujours jusqu'à ce qu'il disparaisse, alors que *nous-mêmes* restons identiques. C'est le même « je » qui a été un enfant, un adolescent, un adulte et un vieillard. Son identité n'a absolument pas changé à travers toutes les transformations du corps qu'elle a éprouvées. Nous ne sommes pas non plus notre mental, comme tant de personnes le pensent. Notre mental n'est qu'un certain agrégat d'idées en rapport avec la vie, et nous sommes forcément supérieurs à ce mental *puisque nous pouvons le transformer*. Et il n'y a pas non plus de limite imaginable à cette transformation. Quelle que soit la somme de connaissances que nous acquérons, nous pouvons toujours continuer d'apprendre ; quel que soit le type de notre mental, nous disposons d'un pouvoir illimité pour l'enrichir encore. Si l'on doute de l'existence de quelque chose qui serait supérieur au mental, on n'a qu'à constater que le fait même de douter, l'expression même de ce doute, est la preuve d'un acte et d'une

intention qui dépassent ce concept. Nous pourrions *refuser absolument de penser*, sans *cesser d'exister*. Pour nous trouver, il nous faut chercher plus profondément que le mental et le corps. Tous deux ne sont que des instruments que NOUS utilisons.

Dans ce cas, que pouvons-nous bien être ? Il y a en nous ce qui vit, pense, est la vie elle-même ; qui engrange toute expérience, et ne change absolument pas en soi-même. Cet être est plus infime que l'infime, comme l'ont dit les Anciens ; plus immense que l'immensité. On ne peut le peser ni le mesurer, ni encore dire où il est, ni où il n'est pas ; et c'est cependant la chose unique en nous – notre soi véritable – qui nous permet d'avoir toute expérience, toute idée ou combinaison d'idées. Appelez-le Esprit, si vous voulez. Appelez-le Vie, ou encore Conscience – car nous savons bien que nous ne pourrions avoir aucune expérience à moins d'en être *conscients*. Les Anciens ont déclaré : « L'Âme est le Perceur ; elle est assurément Vision elle-même, pure et simple, non modifiée, et elle perçoit directement les idées² ». L'Esprit voit l'idée, et les actions découlent des idées adoptées. Les différences qui existent entre nous sont dues à notre mentalité, et elles dépendent du genre et de la qualité des idées. Mais nous sommes tous issus d'une même Source ; nous avons tous une base commune, une même nature essentielle, qui est précisément l'Esprit et la Vie elle-même.

Nos jours et nos nuits offrent une illustration du fait que nous pouvons abandonner le corps, *nous pouvons partir de ce corps*, et cependant *continuer d'exister*. Quand nous sommes

² [Voir *Aphorismes du Yoga* de Patanjali, Livre II, verset 20.]

éveillés, dans la journée, nous agissons extérieurement par le biais des organes du corps qui servent à transmettre et recevoir des impressions. La nuit, cette activité cesse : il est dit alors que nous dormons. Mais comment pouvons-nous savoir que nous sommes *conscients* pendant ces heures de la nuit ? Parce que, à l'état éveillé, nous pouvons dire : « J'ai rêvé », sans mettre aucunement en doute notre identité pendant le rêve. Nous y étions également conscients de disposer de tous nos sens ; avec, apparemment, le pouvoir de nous mouvoir. Malgré l'état endormi du corps dans la condition que nous appelons le sommeil profond, nous étions encore des êtres vivants, agissants et conscients. Il n'est probablement pas difficile de concevoir que nous sommes également conscients pendant la plus grande partie du repos nocturne passée dans ce que l'on appelle le « sommeil sans rêve » du corps ; que notre activité y est d'une nature plus élevée et plus subtile que pendant l'état de veille ; qu'il est possible de conserver un contrôle conscient sur cette activité – d'en ramener dans notre cerveau, utilisé pendant la journée, la mémoire de toute action sur chaque plan intérieur de l'être. L'âme – l'Homme Réel – avec toutes ses expériences passées, est parfaitement éveillée quand le corps est endormi. Pour l'âme, le temps de la nuit c'est le temps du jour du corps. Toutefois, c'est seulement dans des cas exceptionnels qu'un être humain *sait* qu'il est conscient en permanence ; que cette Conscience ne peut jamais s'arrêter. Et cependant, chacun peut saisir par lui-même que si la Conscience cessait à un moment quelconque, il serait impossible qu'elle recommence jamais. Nous pouvons constater la continuité de la conscience dans le fait que nous sommes capables de reprendre, chaque jour de notre vie, l'activité de la veille et des jours précédents.

La Théosophie est présentée afin de démontrer que tout homme peut atteindre cette pleine conscience continue du temps du jour, qui opère à travers le corps. Que signifierait la mort pour nous, si nous avions une telle conscience ? Rien d'autre qu'un sommeil. Mourir ne serait qu'abandonner le corps devenu inutile pour nous. Nous saurions que la mort ne pourrait pas plus nous affecter que le sommeil ne nous atteint ; et qu'ainsi, tout comme notre conscience est permanente, que le corps soit éveillé ou endormi, il n'y a aucune interruption pour *nous* quand le corps vient à mourir.

Qu'est-ce donc qui survit après la mort ? *L'homme lui-même*, avec toutes ses tendances, toutes ses expériences. Le *Penseur*, l'Âme, voilà ce qui survit, ce qui ne peut jamais s'éteindre, ce qui ne peut jamais soi-même souffrir, être impliqué ; ce qui est toujours de sa propre nature, quelles que soient les conditions où un homme puisse se trouver plongé au même instant. Conditions de joie ou de souffrance, elles ont forcément une fin ; alors que l'Être Un, qui se réjouit, souffre et éprouve des sentiments, ne change absolument pas. Ce qui survit à tout est notre soi véritable – tout ce que nous désignons par *nous-mêmes* – le soi qui veille, qui rêve, qui se réjouit, et passe dans divers états, à travers tous les mondes. Disons que cette vie est un rêve où nous avons nos souffrances et nos joies. Lorsque nous allons nous éveiller, nous aurons d'autres expériences, mais c'est ce quelque chose de *permanent* en nous qui s'attire chacune des expériences ; entrant dans un champ d'activité ou un autre, il récolte de l'expérience selon les tendances qu'il a lui-même engendrées sur ce plan de l'être. Ainsi l'homme n'a d'autre expérience sur la terre que celle qui lui revient en propre, *celle qu'il a intégrée à son action sur cette*

terre. La loi d'action et de réaction, de cause et d'effet, qui fait qu'on récolte ce qu'on a semé, est ainsi *sa propre loi*.

Qu'est-ce qui survit ? NOUS survivons, en tant qu'êtres conscients, avec tous nos pouvoirs de perception, avec tout ce que nous avons pu gagner – et il en sera toujours ainsi. Il n'y a pas d'interruption finale pour nous. Les corps s'usent au cours d'une vie, comme nous le savons, et deviennent invalides et inutilisables. Serait-il sage de souhaiter demeurer dans de tels corps ? Non : l'âme requiert un meilleur instrument. Nous détruisons la vieille demeure pour en construire une meilleure – ou peut-être une pire, ne l'oublions pas. Si nous sommes égoïstes et n'œuvrons que pour notre corps physique, si nous sommes hostiles envers nos compagnons, nous recevrons dans un corps le résultat de notre démarche égoïste. C'est une affaire de loi, non de sentiment. Ce n'est pas des comportements de nos semblables que nous souffrons, mais du mal que nous avons semé, et qui, en nous revenant, nous frappe de plein fouet. Tant que l'homme n'aura pas assumé son héritage, et réalisé que tout le cours de l'évolution met en œuvre les lois de justice, il ne fera pas le premier pas vers le véritable progrès, qui conduit à l'immortalité *consciente*.

LES MORTS PEUVENT-ILS COMMUNIQUER ?

Depuis les années 1840, les spirites ont donné une réponse affirmative à cette question, et prétendent disposer de preuves suffisantes en faveur de la survie de l'intelligence après l'état qu'on appelle la mort. Mais le spiritisme n'est pas né d'hier. Il y a plus de cinq siècles, et dans tous les âges de l'humanité, on a pratiqué ce qu'on appelle [en Inde] le culte des *bhûta*, c'est-à-dire des « esprits » des morts. Le spiritisme d'aujourd'hui n'est que la répétition d'une erreur du passé, même si sa résurrection s'est produite parmi ceux qu'on pourrait qualifier d'intelligences supérieures, chez de « profonds penseurs » et des hommes de science. Les « communications » actuelles, comme celles qui ont eu lieu tout au fil des siècles, n'ont en elles-mêmes rien qui soit d'une nature authentiquement spirituelle ; elles sont physiques au dernier degré, comme en témoigne celle qu'a faite à Sir Oliver Lodge son fils Raymond (*par l'entremise d'un médium*, notez-le bien). Selon la déclaration de ce fils, sa vie après la mort est très semblable à celle qu'il a quittée : les gens y boivent, fument des cigares et, en fait (?), ils ont des cigares fabriqués pour eux, dans des « manufactures employant des *esprits* », avec des produits pour cigares appartenant à leur état de matière. Qu'il s'agisse là d'une communication « spirituelle », chacun est bien libre de le croire, mais elle tend seulement à montrer qu'après avoir quitté la vie physique, nous ne sommes pas nécessairement dans un état spirituel – comme on le suppose généralement.

Il s'agit de savoir ce que nous pouvons *apprendre* de telles « communications ». Y a-t-il, y eut-il jamais quelque chose en provenance de ce plan des communications spirites qui soit d'une quelconque utilité pour l'humanité ? Cette source nous a-

t-elle jamais révélé quoi que ce soit du grand objectif pour lequel nous sommes ici-bas ? Nous instruit-elle du sens de la vie, ou de la raison de tant d'injustices apparentes dans le monde ? Nous informe-t-elle sur les guerres à venir, et le moyen d'éviter la menace de diverses grandes catastrophes ? Nous explique-t-elle la nature des rapports entre tous les êtres de ce monde, ou leur cause commune ? Nous montre-t-elle la nature du devenir des êtres qui sont plus élevés que nous, ainsi que celle des êtres inférieurs ? Ou encore, pourquoi et comment ce système solaire est venu à l'existence, et quelles sont les lois qui le régissent ? Non, rien de tout cela. Ce sont là pourtant des sujets que nous aurions besoin d'élucider, mais nous ne disposons, comme base de réflexion à leur propos, que de toutes sortes de communications *divergentes* des soi-disant « esprits ». Ce sont justement ces divergences qui devraient nous faire comprendre qu'il n'existe dans ces régions aucune source de connaissance. Ce qu'il nous faut ce n'est pas ce que peut *dire* tel ou tel esprit, ou qui que ce soit d'autre, sur un sujet quelconque, mais c'est un exposé raisonnable, logique et juste présentant des lois que *toute personne soit capable d'éprouver et vérifier par elle-même.*

Considérons la façon dont la Théosophie expose comment l'homme est devenu ce qu'il est, l'histoire réelle de l'évolution, par des progrès acquis par l'observation et l'expérimentation, au cours des longs âges qui se sont écoulés. La base de cette évolution est la même dans chaque être humain, dans chaque cœur humain, dans chaque vie animale, dans chaque particule de matière : le même Esprit en tous, la même Vie Une, l'Unique Intelligence. Tous sont des rayons de cette Vie Une, de cette Intelligence Unique, et tous expriment les possibilités existant dans la Source Infinie. Les différences entre les êtres, les

humains, les diverses races, révèlent toutes des degrés particuliers d'intelligence : chacun dispose en effet du même pouvoir que l'être le plus élevé, et du même pouvoir que tous les êtres ; c'est l'utilisation faite de ce pouvoir qui produit un instrument capable de le manifester plus ou moins complètement. L'Évolution c'est l'Esprit s'exprimant lui-même, que ce soit dans ce système solaire, ou dans ceux qui l'ont précédé. L'intelligence était présente, pendant la naissance de notre planète, dans sa condition de nébuleuse, ou de brouillard de feu ; et aussi bien, durant les processus de refroidissement et de durcissement qui se sont étendus sur de longues périodes. Dans toutes ces phases, comme dans toutes les substances liées à notre planète, nous aussi avons existé, en tant qu'êtres spirituels, et rien de tout cela ne nous a quittés aujourd'hui. À la fin de chaque existence, nous repassons par tous ces stades jusqu'au plus élevé, puis nous redescendons au niveau terrestre, afin de récolter les effets des causes mises en œuvre autrefois dans d'autres corps. La mort n'a en effet aucun pouvoir de transformation : l'arbre reste dans la position où il est tombé. C'est pendant la vie que nous devons reconnaître et éveiller notre nature authentique. La mort n'ouvre aucune porte vers la connaissance.

La preuve de ces divers états de conscience se révèle directement dans notre expérience nocturne. Lorsque nous dormons – bien qu'en fait *nous* ne dormions jamais – seul notre corps est endormi, et la conscience de ce plan physique nous a quittés. Nous n'avons plus aucune idée de ce qui arrive à nos amis, à nos proches ; nous n'avons pas la moindre perception de ce qui se passe où que ce soit sur la terre, alors que nous n'utilisons pas notre corps : c'est la « mort » – une petite mort, temporaire – pour ce corps. Puis nous passons dans un état

complètement différent, connu comme l'état de rêve. L'âme humaine continue dans le rêve, en se connaissant comme celui qui est là, qui voit, sent, entend, parle, se déplace et accomplit toutes les autres choses qu'il fait dans son corps, lorsqu'il est éveillé. On disait autrefois que si l'on saisissait le gros orteil d'un dormeur, il se mettrait à vous parler. Vous obtiendriez ainsi une communication d'un « esprit », mais quel genre de communication ? La personne vous parlerait de ce que son propre mental était en train de considérer ; dans son état de rêve, elle n'en saurait pas plus que ce qu'il y a dans ses propres pensées personnelles, ses idées et activités personnelles.

Si on applique cette analogie à ce qu'on appelle le « moment de la mort », on peut comprendre qu'en réalité le moment de la mort n'arrive jamais. Nous finissons par abandonner notre corps, et il retourne à la terre dont il a été tiré ; mais NOUS ne sommes pas morts. Nous sommes toujours vivants. Nous restons conscients, sur d'autres plans et à d'autres niveaux, bien que nous n'utilisions ni le corps ni le cerveau. Mais quelle sorte de conscience, quelle sorte d'intelligence employons-nous alors ? Exactement la même que celle que nous avons lorsque nous étions dans le corps. Nos pensées, sentiments et désirs continuent pendant un certain temps, comme pendant l'incarnation, en raison de l'énergie que nous avons investie en eux. Comme cette énergie n'est pas renouvelée, elle finit par s'épuiser, et la personne – en tant qu'être spirituel authentique – entre dans un tout autre état, où nul être sur terre ne peut perturber l'action de son intelligence, ni la jouissance de sa béatitude. Comment pourrait-il s'agir d'un état de béatitude si, pendant un seul instant, l'entité pouvait y être troublée par les souffrances qu'elle a laissées derrière elle ici-bas ? Pourrait-il y avoir pire enfer pour l'âme d'une défunte que de voir, de son

« paradis », s'apaiser trop vite le deuil d'un mari, et sa place de mère usurpée par une autre ? Il importe de comprendre que lorsqu'un être humain quitte l'existence physique, il passe par une condition ressemblant au rêve (avec des contenus multiples) pour finalement atteindre l'état le meilleur qu'il soit capable de réaliser. Il serait absurde de supposer qu'une entité humaine spirituelle puisse être perturbée par des agissements terrestres, car sa mission humaine s'est terminée au moment où elle a quitté cette terre. Mais elle reviendra dans un autre corps, pour reprendre une autre journée de travail. N'est-il pas évident que toute cette histoire de communications avec de soi-disant esprits ayant quitté leur corps n'est qu'une *absurdité* ?

N'allons pas imaginer qu'il n'y a que des êtres humains parmi les entités désincarnées, ou que les défunts, ou les morts-vivants, sont les seuls à exister de l'autre côté de notre monde physique. Il existe des myriades de sortes d'êtres qui ne vivent pas dans des corps semblables aux nôtres, mais qui peuplent des plans que les hommes traversent en quittant la terre. Toutes sortes d'êtres, des sous-hommes, ainsi que des élémentaux humains habitent des mondes contigus au nôtre. Peut-on imaginer qu'il soit désirable d'entrer en contact avec eux ? Et comment pouvons-nous jamais être sûrs qu'une quelconque communication extérieure n'établira pas un contact avec quelque esprit démoniaque aimant *se travestir*, en se revêtissant de restes ayant l'apparence d'un défunt – en raison de son attirance pour la nature et les désirs de ce défunt – et en s'en servant ainsi pour nous abuser ? Il faut une grande connaissance pour comprendre la nature réelle de l'homme : on ne l'acquiert pas par une quelconque « communication », mais en sondant notre propre nature. Le « Père dans le secret » réside en nous, et non à l'extérieur, et tout ce que nous savons, ou saurons jamais

doit être trouvé en nous-mêmes et par nous-mêmes. Nous ne le trouverons jamais en le recevant des autres, ou d'aucune autre espèce d'esprit. L'Esprit de Dieu en tout être – le Connaisseur en chacun de nous – est le dernier recours, la plus haute instance, le dernier sommet que nous devons atteindre.

Pour le moment, nous sommes en train de cheminer ensemble à travers la matière de la terre ; lorsque nous quittons cette terre, nous la quittons seuls. De même, lorsque nous voyageons à travers la matière astrale, nous ne sommes pas à converser avec les habitants du plan astral, mais suivons notre propre trajectoire. Les états *post mortem* ne sont que les *effets* de notre dernière existence. Nous quittons le lieu de nos efforts pour venir récolter ce que nous avons semé – en rejetant le mauvais, dans un premier temps, puis en expérimentant nos aspirations les meilleures et les plus élevées. Dans tous ces états, chaque être est conscient d'être la même personne ; jamais, un seul instant, il ne lui vient à l'esprit, à la conscience, qu'il puisse être quelqu'un d'autre que celui qu'il était sur terre ; il ignore absolument qu'un événement comme la mort ait pu se produire. Dans son état le plus élevé, il se trouve en compagnie de tous ceux qu'il a aimés, dans les conditions mêmes qu'il aurait souhaitées pour eux. Il connaît sa béatitude, parce que l'équilibre entre les causes et les effets, même pour ses souffrances terrestres, est alors parfaitement ajusté pour l'esprit. Tous ces états sont en nous, et non au-dehors ; ce que nous y rencontrons, du début à la fin, et toujours, c'est NOUS - MÊMES – d'abord, tels que nous pensons être, et finalement, tels que nous sommes réellement.

Il est impossible qu'une personne « décédée » communique avec une personne vivante, si ce n'est peut-être pendant la très

courte période précédant le moment où l'individualité réelle rejette les idées qu'elle avait entretenues pendant la vie. Parfois alors, un désir très, très puissant de communiquer quelque chose effectuera une espèce de communication, mais, après la grande transformation connue comme la « seconde mort », toute relation avec la terre est interrompue. Il peut arriver qu'une personne vivante, à l'âme pure, *élève sa propre conscience*, par ses aspirations et son amour, jusqu'à un état céleste où elle a l'impression de parler, d'éprouver des sentiments et d'être en présence de ceux qu'elle a aimés, mais ces paroles et ces sentiments ne peuvent aucunement troubler l'être qui est à ce niveau. L'essence même de l'état spirituel exclurait toute perturbation, même si nous pouvons accéder aux sortes de sentiments qui existent dans cette condition. Tout ce qu'un médium peut obtenir, ce sont les simples réflexions et répétitions de ce qui s'est produit, et se trouve enregistré dans la nature des assistants. Un médium décrira l'état *post mortem* d'une personne comme très *vivante*, ce qui devrait montrer à quel point le médium peut être sujet à la méprise et à l'erreur. Dans l'état passif où il se trouve, il ne peut rien contrôler ; il ne fait que fournir un canal par lequel certaines choses peuvent arriver, ou « transpirer ».

La plupart des interlocuteurs « spirituels » des médiums sont des suicidés et des victimes de morts « accidentelles ». Car il n'y a pas toujours *mort* quand le corps cesse de vivre. À moins que cette fin ne coïncide avec l'expiration de la durée de vie, qui est déterminée dès la naissance, l'homme reste relié à la terre jusqu'à l'échéance de ce terme.

Mais il existe des cas de communication avec des êtres de l'univers – situés presque aux limites de notre monde – qui ne

sont pas dans des corps physiques, mais qui vivent et se meuvent sur un autre plan de substance très, très loin de tout rapport possible avec un médium ordinaire. On les appelle les *Nirmânakâya*. Ce sont des hommes qui, par le degré de perfection qu'ils ont atteint pourraient, s'ils le souhaitaient, accéder à l'état de béatitude le plus élevé, et y demeurer, mais qui y renoncent, car cela impliquerait d'abandonner à jamais toute chance d'aider leurs semblables. Lorsqu'une personne est sincère et a des aspirations élevées, ils peuvent, si nécessaire, communiquer avec elle, afin de l'aider. Mais il n'y a aucune confusion possible à propos de ces communications : elles sont personnelles et destinées à cette personne, comme une aide directe. C'est ce qui est à *l'intérieur* de nous qui induit l'aide extérieure que nous pouvons recevoir. C'est la reconnaissance de la nature spirituelle de notre être, et de tous les êtres, qui en constitue la véritable condition. C'est du spirituel que provient toute force authentique. Et c'est pour le perfectionnement de l'humanité qu'ont œuvré toutes les Incarnations Divines.